

Poèmes

Robert Sylvestre

Numéro 104, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sylvestre, R. (2005). Poèmes. *Moebius*, (104), 115–117.

ROBERT SYLVESTRE

Poèmes

Le chant disparaîtra d'abord
Les mouches, mes besogneuses, aggraveront l'écorché
splendide
La profanation sera irrémédiable

L'homme geint, l'enfant hurle

Dans la gueule de la mort
Trois pièces d'or
Le passeur traverse
Les innombrables deuils

Fuir, là-bas fuir ?

Dupé qui croit que la circonstance l'autorise

La bouche, comble de gerçures, gémit des exhalaisons
anciennes

Les salives doucereuses font grand office de baumes
mensongers

Leur succès est apparent

Il n'en fallut pas davantage
Pour que nous naissions dans l'infinie candeur
De celui, de celle que la peur porte
À détourner le regard, à fuir
Le réel dessillant

Peu s'en souciaient, semblait-il
Cependant que, appesantis tous
Beaucoup déterminés dans la volonté d'ignorance
Titubaient dans l'efflorescence des angoisses

S'ouvrait le temps dur

La nuit neige dans le secret des alcools

Où allions-nous, ainsi portés par les voix prometteuses ?

Où sommes-nous, à mi-jour ?

Las des calvaires, nous brisons les couples mordorés
Éclaboussés de la sueur du monde

Aveuglés par le mourir

L'enfant noyé dans les abattoirs de l'oubli
soliloque

Toute proie délaissée pour l'ombre
impeccable

Et si nous cessions

Qu'est-ce

Qui cesserait ?

La parole apaisée
Traversant
L'abondance des mondes

La parole ailée
Portant
La densité de l'univers